NOTRE ROMAN

L'ORMEAU

Par Mme JULIE LAVERGNE.

Le doyen d'âge des arbres de Versailles est un oranger nommé Grand Bourdon. Il était déjà centenaire lorsque la confiscation des biens du traître connétable de Bourbon le fit passer du domaine de ce prince dans l'orangerie de Fontainebleau. C'est là qu'il donna ses fleurs à Catherine de Médicis, à Marie Stuart, à tant de belles dames et d'illustres princesses que je n'entreprendrai pas de les énumérer. En 1684, Louis XIV le fit apporter à Versailles, et il y est encore, à l'état de ruine végétale, demi mort de vieillesse, mais fleurissant toujours, malgré les quatre cent cinquante hivers qu'il a supportés. Les mémoires de cet oranger, de cet arbre contemporain de Charles VII, seraient bien instructifs; mais, quand même j'aurais eu l'honneur de vivre dans son intimité.

Les longs ouvrages me font peur.

Si bien, lecteur, que je ne vous dirai pas non plus l'histoire de ces vieux ifs de la terrasse plantés par Le Nôtre, et dont il est aisé de suivre le lent développement en consultant les anciennes vues du parc de Versailles. Au temps de La Quintinie, ces ifs étaient taillés comme des pions d'échecs. Maintenant ils forment des cônes massifs, peu gracieux à voir, d'une proportion trop grande pour celle des vases et des statues qui les avoisinent, et ils ressemblent à des "tumuli" de verdure formant une décoration funèbre. Hélas! ils ne s'en harmonisent que mieux avec le deuil de Versailles, résidence veuve, demeure envahie, où la petitesse des vivants rehausse encore la majestueuse grandeur des morts.

Paix à vous, vieux ifs, assis sur les pentes de ces terrasses royales! Ce n'est pas votre histoire que je veux écrire; c'est celle d'un bel orme, au feuillage touffu, à la tête arrondie, qui n'a pas plus de 114 ans. Il se reflète dans la fontaine de Diane, ce joli bassin carré qui s'appuie sur l'angle méridional du bosquet d'Apollon, et dont les eaux s'épanchent sur un gradin de marbre rouge orné de deux lions de bronze terrassant un loup et un sanglier, tout près de la statue de Diane chasseresse.

De toute l'étendue de la terrasse et de plus de deux cents des trois cent soixante-quinze fenêtres de la façade occidentale du palais, on voit se bel arbre se profiler sur le ciel. Il domine le parterre d'eau et ces larges allées où passèrent tant de générations; chaque année renouvelle sa couronne de sombre verdure, et les semences ailées qu'il disperse au printemps.

Les jardins parlent peu, si ce n'est dans mon livre,

a dit Jean de la Fontaine. Le bonhomme était bien distrait le jour où il écrivit cela. Si les jardins ne lui avaient rien dit, comment parleraient-ils dans son livre?—J'en demande bien pardon à monsieur de la Fontaine, les jardins parlent beaucoup. Il ne s'agit que de savoir les écouter.

Assurément, le passant ennuyé qui s'abrite et attend sous l'orme que la pluie cesse et lui permette d'aller dîner, ne comprend rien à ce que le rêveur assis près de lui entend résonner dans l'arbre agité par le vent, alors que le bruit doux et monotone de la pluie d'été se mêle au frisillis des feuilles et semble pleurer les jours d'autrefois. Mais de ce que le passant n'entend point cette musique, faut-il conclure qu'elle n'existe pas?

Ah! Monsieur de la Fontaine, lorsqu'un beau soir, en revenant de Versailles, Mme de la Sablière vous retrouva immobile sous un ormeau du Cours-la-Reine, à la place même où elle vous avait vu le matin en partant, il pleuvait fort, et vous n'aviez pas dîné; mais les heures s'envolaient inaperçues et délicieuses, parce que vous rêviez et que l'arbre chantait.

C'est d'une graine semée par Suzanne Dupré, la bonne femme d'Antoine Richard, jardinier en chef de Trianon, que sortit, en 1765, l'ormeau dont je vous veux conter l'histoire. Il avait germé dans la pépinière du petit Trianon, près du vivier et du cèdre de Louis XV, alors haut de deux toises au plus. A peu de jours près, l'orme avait l'âge du petit Louis-Jacques, fils unique d'Antoine, et Suzanne se plaisait, lorsqu'elle promenait son cher petit enfant, à comparer sa taille à celle du jeune ormeau. La première année, l'arbre fut dépassé par l'enfant; mais, dès la seconde, il éleva ses branches bien au-dessus de la tête de Louis. Dès que le petit garçon en eut la force, sa mère lui fit faire ses premières armes de jardinier en arrosant son arbre. Le jour où il eut quatre ans, un banc et une table proportionnés à sa taille furent placés à l'ombre du jeune ormeau, et Suzanne suspendit aux branches un petit trophée de jardinage, composé d'un arrosoir mignon, d'une bêche, d'un râteau, d'un chapeau de paille et d'une cage contenant un canari. Le tout, orné de branches de cerisier chargées de fruits, et rattachées par des rubans bleus, était si bien agencé, que M. Cauvet, le dessinateur à la mode, qui passait par là, en voulut faire un croquis.

Comme Linné, dès le berceau Louis avait aimé les fleurs: à quatre ans, il savait déjà le nom d'une centaine de plantes, et son père prédisait qu'il serait le plus savant et le plus célèbre de tous les Richard; mais le pauvre petit tomba malade au commencement de l'hiver, et, lorsque le printemps revint et que l'arbre de Louis se couvrit de feuillage, Louis n'était plus là: il s'était endormi du dernier sommeil, au temps où les roses de Noël avaient fleuri sous la neige, au temps où l'Eglise chante en la fête des saints Innocents: "Notre âme a été délivrée comme le passereau du filet de l'oiseleur."

Pendant plusieurs années sa mère n'eut pas le courage de retourner dans le pépinière. Richard y allait souvent par devoir, pour surveiller les travaux; mais, chaque fois qu'il passait près du jeune ormeau, le coeur du pauvre père se serrait, et il pressait le pas en détournant la tête.

A son grand regret, il n'eut ja-que, pas plus tard qu'hier, tu lui as mais d'autre enfant. Toutes ses affections se concentrèrent sur ses fleurs et sur sa bonne Suzanne, femme dévouée s'il en fût, et ils vivaient en paix, uniquement occupés à cultiver les jardins de Trianon.

Par une brumeuse matinée de novembre, en 1778, je crois, Richard, convalescent d'une maladie assez grave, était consigné dans sa chambre, sur l'ordre du docteur Le Monnier. Il ne souffrait plus, sentait ses forces revenir, et s'impatientait d'être tenu "sous châssis", comme il disait. De ses fenêtres il voyait tout le jardin des fleurs, la façade de l'orangerie et l'entrée des pépinières; et, malgré tous les soins de sa femme, qui avait mis en évidence ses livres, ses herbiers, et quantité de graines à classer, Richard s'agitait, s'ennuyait, et parcourait la chambre comme un lion en cage.

Assise près d'une fenêtre, Suzanne tricotait paisiblement. La chambre était très grande, claire et propre. Un bon feu de bois flambait dans la cheminée, et se réflétait dans les cadres dorés de deux grands tableaux, représentant, l'un, Jacques II et la reine d'Angleterre Marie-Béatrix, reçus à Saint-Germain par Louis XIV;—l'autre, le roi Louis XV conduisant la charrue et défrichant les prés de Trianon. Au-dessous du tableau des Stuarts exilés, se voyaient le portrait de François Richard, jardinier de Jacques II, et celui du célèbre Linné; au-dessous de Louis XV, ceux de Claude Richard, fils de François, et de Bernard de Jussieu, son ami et son collaborateur dans l'établissement du jardin botanique de Trianon.

Un grand baromètre doré, aux armes d'Angleterre, don de la bonne reine Marie-Béatrix à Claude, et différents objets curieux rapportés de ses voyages par Antoine, tels que poteries africaines, étoffes d'Asie, nattes, coquillages, coraux et plantes desséchées, disposés avec goût sur des étagères ou suspendus aux boiseries, ornaient cette pièce et en faisaient une sorte de musée.

—Suzon, dit Antoine à sa femme, doit-on venir encore aujourd'hui chercher des arbres pour M. Hubert Robert?

—Je ne le pense pas, mon ami. Mathieu a livré hier les deux cents pieds de tilleuls que M. Robert avait demandés, et je lui ai entendu dire: C'est fini. Dieu merci! nous allons nous reposer demain.

—Le paresseux! s'écria Richard, voilà tout ce qu'il y voit! Ce qui m'inquiète, moi, c'est de savoir ce que ce jardinier paysagiste, cet écervelé d'Hubert Robert va faire de tous ces arbres. Il est capable de les planter par la tête pour faire du nouveau.

—O mon ami, comment peux-tu dire cela? M. Hubert Robert fait tout simplement remplacer les arbres qui sont morts de vieillesse. Ils étaient en si grand nombre, que le Roi a décidé que le parc serait entièrement replanté.

—Si on ne faisait que remplacer les arbres arrachés cet automne, dit Richard, ce serait fort bien; mais ce Robert est un peintre, un extravagant, un homme entiché des jardins anglais, et qui va défigurer le parc de Le Nôtre.

—Quant à cela, non, dit Suzanne: le Roi ne le souffrirait pas. On ne fera de changements que dans l'intérieur des bosquets: aux bains d'Apollon, par exemple, M. Robert fait faire un rocher magnifique.

—Un rocher! s'écria Richard, quelle absurdité! mettre des pierres dans un jardin! Un rocher! et pourquoi pas un volcan, une cataracte, un abîme? Ils vont gâter Versailles comme la Reine et son M. Mique ont gâté Trianon.

—Oh! dit Suzon, quant à dire que Trianon n'est pas joli, c'est trop fort.

—Trianon est assez joli, mais il était bien mieux au temps de mon père et de M. Gabriel. Oh! les belles pelouses de velours, les parterres réguliers, les vertes charmilles aussi nettes que des tapisseries brodées! Comme on se promenait agréablement dans ces allées de sable rose, fin et doux, le long de ces plates-bandes encadrées de buis, et dont le terreau noir ou la terre de bruyère d'un gris bleuâtre faisaient si bien ressortir les fleurs éblouissantes! C'était le bon temps, alors: mon père avait fait ses conditions en entrant au service du Roi. Il ne recevait d'ordres que de Sa Majesté, et Louis XV, comme Jacques II, savait ce que doit être un jardin royal. Et qu'a-t-on fait de toutes ces choses, dont la noble ordonnance enchantait les regards? On a détruit les belles serres; on les a remplacées par des chaumières d'opéra, en plâtre et en bois peints, et une mare, qu'on appelle un lac! comme si les eaux dans le voisinage d'un palais ne devraient pas être toujours captives et bordées de marbre, comme si les arbres taillés et alignés avec élégance ne devaient pas ressembler à une garde d'honneur formant la haie sur le passage du souverain! A présent, ces arbres plantés au hasard, indomptés, poussant à tort et à travers, me font l'effet d'une foule insolente, prenant ses ébats sur les gazons de Trianon comme des ânes en un pré. —Tout cela, Suzanne, ne présage rien de bon. Où l'ordre disparaît, la ruine n'est pas loin.—Mais, ajouta-t-il en changeant de ton, qu'est-ce que je vois là-bas? Quel est ce chariot qui sort des pépinières? Vas-y donc voir, Suzon. Cet imbécile de Mathieu aurait-il fait quelque frasque?

Suzanne se hâta d'obéir: elle traversa rapidement le jardin des fleurs, et Richard la vit de loin causer avec Mathieu. Celui-ci faisait de grands gestes; il finit par saluer Mme Richard, et s'éloigna à la suite du chariot. Suzanne reprit le chemin de sa maison en portant son mouchoir à ses yeux comme une personne qui pleure. Elle pleurait en effet, la pauvre Suzon, et en entrant elle dit à son mari: Ils ont enlevé le petit ormeau et ils l'emportent à Versailles.

—Est-il possible? s'écria Richard. Comment, sans mon ordre?...

—Mathieu prétend, dit Suzanne, que vous serez noté comme suspect. D'ailleurs, si ce n'est vous, il y aura toujours quelqu'un pour prendre la place. Quand vous la tiendrez, vous fournirez à la Convention des lauriers pour ses guerriers, et vous ferez du reste ce qu'il vous plaira. L'essentiel est de sauver les collections.—Allons, Monsieur Richard, signez-moi ceci.

Je le signerai, puisqu'il le faut; mais c'est bien à contre-coeur que je signe les compliments que vous faites à la Convention.

—Remarquez, Monsieur, que je la loue seulement du bien qu'elle fera en conservant le parc. D'ailleurs, il faut bien jeter des gâteaux à Cerbère. Voici le mémoire fini. Je vais le porter à M. Richaud. Bonsoir, Monsieur et Madame. Mais, là, voyons! est-ce que vraiment vous ne me reconnaissez pas? Bien des fois, pourtant, j'allai dessiner des fleurs à Trianon jadis. Je suis Cauvet, le graveur. Vous rappelez-vous, Madame, le petit trophée de jardinage que vous aviez fait et que je dessinai? Votre bel enfant doit être un homme à présent.

(Suite à la page 7)

Et, après avoir remercié Hubert Robert, qui promit de lui rendre incessamment sa visite, le jardinier de Trianon s'en retourna chez lui.

L'année suivante, Robert, ayant terminé l'arrangement des bosquets de Versailles, fut mandé par l'Impératrice de Russie, qui voulait aussi refaire à la mode ses jardins de Tsarkoe-Selo. Beaucoup d'autres travaux le retenaient en France, et finalement, il ne put se résoudre à partir pour la Russie. Il quitta Versailles, pourtant, mais non sans avoir obtenu du Roi pour son ami Richard la direction des bosquets de Versailles et une forte augmentation d'appointements. Cette faveur convertit presque Antoine au système des jardins anglais, et il mit désormais autant de soin à décorer les rochers artificiels d'Hubert Robert qu'à tailler les charmilles et aligner les vases de fleurs des parterres du pavillon de Gabriel.

Dix ans se passèrent. Antoine continuait d'habiter Trianon; mais, comme il venait presque tous les jours au parc, il s'était réservé pour son usage particulier la chaumière construite par Robert, et y avait fait ajouter une petite pièce où couchait Christophe, garçon jardinier d'une force herculéenne, qui gardait la nuit le bosquet d'Apollon.

Les charmilles et le lierre dérobaient aux passants la vue du petit édifice, et l'orme le recouvrait déjà d'un dôme de feuillage de quarante pieds de hauteur.

Non loin de là, dans le parterre du Nord, était situé le petit jardin du Dauphin. Tous les matins, Louis-Charles, duc de Normandie, y venait cueillir des fleurs pour la Reine. Il les cultivait lui-même, et rien n'était gracieux comme de voir ce jardinier de quatre ans, vêtu de taffetas et de dentelles, manier sa bêche mignonne, arroser et ratisser les plates-bandes fleuries. C'est là qu'un jour il ôta de son bouquet certaines fleurs cueillies par mégarde, et dit avec une expression bien au-dessus de son âge: "Il ne faut point donner de soucis à maman Reine: elle en a bien assez."

Le pauvre petit prince ne disait que trop vrai. On était en 1789, et tandis que les jardins de Versailles étalaient leur parure d'été, la Révolution grondait dans la ville et faisait déjà trembler le palais de Louis XIV.

Richard le savait, et, plus d'une fois, en regardant de loin le petit prince, il s'était dit: Voilà un lys qui sera secoué par l'orage. Oh! que ne puis-je abriter cette fleur précieuse!

Mais jamais il n'eut le courage de s'approcher du Dauphin: son âge, ses yeux, la blonde chevelure, rappelaient trop l'enfant que Richard avait perdu.

Une seule fois en cette année, Richard eut l'occasion de parler à la Reine. Ce fut le 6 octobre.

Le château était envahi: la famille royale allait partir. Richard, depuis le point du jour, essayait en vain de pénétrer jusqu'à la Reine. Il errait dans les cours et les vestibules, encombrés de peuple et de serviteurs épouvantés, rencontrant tour à tour des gens qui le repoussaient ou des portes fermées. L'idée fixe du brave jardinier était de proposer à la Reine de lui laisser emmener le petit Dauphin dans les souterrains du parterre d'eau, et de là dans l'Orangerie, d'où il espérait gagner les bois, Saint-Cyr et la Bretagne. C'était un de ces projets fous et inexécutables qui éclosent au moment du danger. La veille au soir, il eût pu réussir. Tandis que Louis XVI et Marie-Antoinette croyaient pouvoir reposer sous la garde de La Fayette,—endormi à l'hôtel de Noailles, tandis que les sections bivouaquaient sur la place d'Armes, et que Varicourt et Deshuttes veillaient encore sur le seuil qui devait à l'aube boire leur sang, —le Dauphin, comme Joas, aurait pu être soustrait aux bourreaux... Mais il était trop tard, et tout était perdu.

Enfin Richard aperçut la Reine. Elle descendait l'escalier de marbre, pâle comme une morte, et portant le Dauphin dans ses bras.

Richard fendit la foule et s'élança vers Marie-Antoinette.

—Donnez-moi l'enfant, Madame, s'écria-t-il: je le sauverai!

—Il n'est plus temps, mon ami, dit-elle:—les victimes sont comptées. Adieu!

Elle passa, et Richard la vit monter en voiture avec le Roi, Madame Elizabeth et Madame Royale.

La foule applaudissait et criait: "Nous emmenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron!"

—Stupides coquins! cria Richard. Mais une main vigoureuse lui ferma la bouche, et le grand Christophe, le saisissant à bras le corps, l'enleva et l'emporta rapidement. Une femme criait déjà qu'il fallait arrêter cet aristocrate. Christophe ne lâcha son fardeau qu'en arrivant près de Suzanne, qui, plus morte que vive, l'attendait au parc.

—Je vous le rapporte sain et sauf, patronne, dit-il, mais il l'a échappé belle. Quand on se met un contre mille, c'est courir à la mort. Voulez-vous que je vous reconduise à Trianon?

—Oh! oui, Christophe, dit Suzanne: voyez dans quel état est mon pauvre mari.

Richard semblait anéanti. Suzanne et Christophe le prirent chacun par un bras et traversèrent le parc désert, tandis que les clameurs de la foule se perdaient dans l'éloignement comme un orage qui s'en va.

Une fièvre violente saisit Richard, et ce ne fut qu'à force de soins et de prières que la bonne Suzanne obtint la guérison de son mari, plusieurs mois après.

Lorsque, au printemps suivant, Richard put revoir les jardins de Trianon, il constata bien des désastres. Au parc, ce fut encore pis. Les clôtures étaient rompues: le peuple venait faire du bois dans les bosquets; on volait le plomb des bassins; presque tous les jardiniers s'étaient dispersés. Antoine Richard demanda l'intendant des jardins: il avait émigré: Le château était presque désert, et fort mal gardé.

Antoine alla trouver le maire de Versailles, Hyacinthe Richaud, qu'il savait être honnête homme. Il lui demanda conseil: Richard dit qu'il fallait réorganiser le service des jardins, et mit à sa disposition une somme assez forte. Antoine, aidé par son fidèle Christophe, rassembla quelques jardiniers et fit exécuter les travaux les plus urgents; mais tout ce qu'il pouvait faire se bornait à bien peu de chose: quand il avait travaillé tout le jour et que ses bras demandaient du repos, il errait dans les allées que l'herbe envahissait, regardait tristement les fleurs à demi étouffées par les orties et les ronces, et se disait: J'ai beau faire, l'ivraie couvre tout et semble repousser sous le fer de ma bêche. —Que dirait la Reine, si elle revoyait ainsi son pauvre Trianon?

Jusqu'en 1792, pourtant, Antoine réussit à empêcher la dévastation des bosquets de Versailles et du petit Trianon; mais, lorsque la déchéance du Roi eut été proclamée, il vit bien que ses efforts allaient devenir infructueux.

Un soir d'automne, en 1792, un mois environ, après le massacre du 2 septembre, Antoine était assis avec Suzanne au pied de son ormeau, tout près de la charmille de clôture du bosquet d'Apollon. Ils entendirent les voix de quelques promeneurs, dont deux ou trois portaient le costume des membres de la Convention. Ces citoyens s'arrêtèrent un moment auprès de la belle statue de nymphe appelée le Midi.

—Qu'est-ce que cette ci-devant déesse regarde en l'air? demanda l'un d'eux.

—Elle attend Mercure ou Jupiter, probablement, et c'est la République qui arrive, dit un autre. Quel beau marbre! que de millions ces infâmes tyrans ont enfouis dans ce parc, en torturant le peuple, en buvant ses sueurs!

—Le peuple saura les reprendre et se venger, dit le citoyen Delacroix conventionnel vertueux: voici des statues de bronze qui feront de beaux canons pour écraser les ennemis de la République; ces marbres seront brisés et convertis en chaux; le plomb des bassins, les arbres et les fleurs seront vendus. On démolira le palais du tyran, et la charrue vengeresse passera sur tous ces:

Monuments de vanité,
Détruits par l'Egalité,
L'an deux de la Liberté.

Cela ne tardera pas. Laissez seulement s'instruire le procès de Capet.

—Bravo! dirent les autres.

Et le groupe sinistre s'éloigna en fredonnant le "Ça ira!"

—Les misérables! s'écria Richard: ils le feraient comme ils le disent.—Ah! s'il me fallait voir détruire le parc, j'en mourrais de chagrin!

—Allons! allons! dit Suzanne, il ne faut point jeter le manche après la cognée. Viens avec moi chez M. le maire: il nous dira ce qu'il pense de tout cela. Et puis, j'ai une idée. Ecoute-moi.

Et, chemin faisant, la bonne femme expliquait à Antoine son idée; il ne l'écoutait qu'à demi, selon l'usage. En général, les maris dédaignent volontiers les conseils de leurs femmes, quittes, à l'occasion, de se vanter de les avoir non pas suivis, mais inventés, s'ils ont amené de bons résultats.

Le maire reçut tout de suite Antoine et Suzanne, se doutant bien à leur air qu'ils avaient à lui communiquer d'importantes informations. Il s'enferma avec eux, et les écouta très patiemment.

—La conversation que vous avez entendue, leur dit-il, ne m'étonne pas. Je sais qu'il est déjà question de vendre Trianon et de transformer le grand canal en prairie. De là à détruire le parc il n'y a qu'un pas. J'ai préparé une pétition, que les habitants de Versailles signeront, pour obtenir que le château soit conservé et devienne un hôpital: il faut arriver à préserver le reste.

—M'est avis, dit Suzanne timidement, qu'il faudrait proposer au gouvernement de transformer les allées du parc en jardins potagers, et de louer Trianon à un entrepreneur de bals publics.

—Trianon devenir une guinguette! s'écria Antoine; mais ce serait une infamie!

—Entre deux maux il faut choisir le moindre, dit Suzanne: il vaut mieux que l'on danse à Trianon que d'y mettre le feu, et si, sous prétexte de planter des pommes de terre dans le parc, on peut obtenir qu'il soit fermé, cela sauvera les arbres et les statues.

—Vous parlez d'or, Madame Richard, dit le maire, et votre idée m'en suggère une autre qui la complètera. Il faut qu'Antoine Richard rédige un mémoire pour proposer à la Convention d'établir un jardin botanique au ci-devant potager du Roi, et d'y transporter les plantes exotiques de Trianon. Je connais un député qui se chargera de lire et d'appuyer ce mémoire; mais il n'y a pas un moment à perdre. Voici du papier, des plumes: écrivez. Il faut que ce soit prêt demain matin, dussiez-vous veiller toute la nuit. Je le porterai moi-même à Paris.

Antoine Richard prit la plume. Il avait fait de bonnes études, grâce à la munificence du Roi, et n'était pas embarrassé pour exprimer sa pensée en bon français; mais à peine eut-il tracé deux lignes, que sa femme, regardant par-dessus son épaule, s'écria: Miséricorde! mon pauvre ami, tu veux donc te faire guillotiner?

Le mémoire débutait ainsi:

"Messieurs les députés,

"Les jardins de Trianon, que sa Majesté la Reine faisait entretenir avec tant de soin, contiennent..."

—Il faut les appeler "citoyens représentants, dit Suzanne, et ne pas parler du tout de la Reine, mais bien de la nation.

—Que le Ciel confonde leur maudit argon! s'écria Richard. Je parle français ou latin et je sais classer les plantes; mais ce n'est pas mon état de rédiger des pétitions à des gens que je voudrais voir à tous les diables. Dis à M. le maire de m'envoyer un greffier: je dirai la chose en deux mots, et il y mettra la forme à la mode.

Suzanne alla chercher Richaud, qui était retourné dans son cabinet. Elle lui dit l'embarras d'Antoine.

—Cela ne m'étonne pas, dit Richaud: j'ai votre affaire.

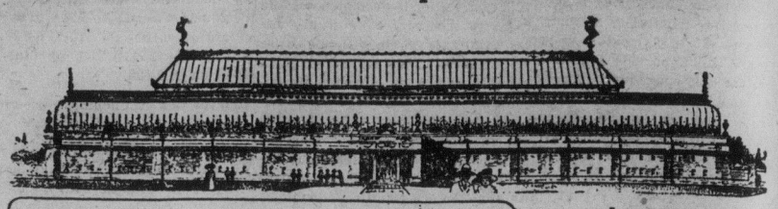
Il se mit à la fenêtre, et appela un valet occupé à laver un cabriolet dans la cour.

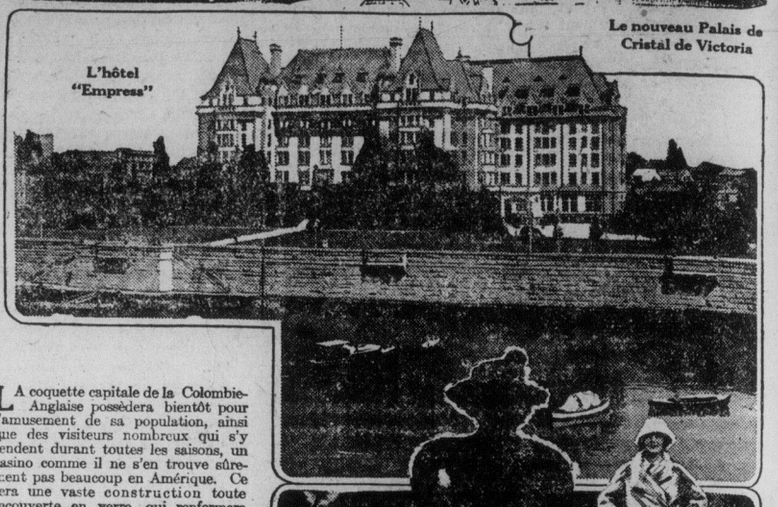
Jeannot arriva, et le maire lui parla bas un instant. Jeannot alla tout de suite offrir ses services à Antoine. Le jardinier, surpris, regardait cet homme chaussé de sabots, vêtu d'une souquenille d'écurie, et dont la tête intelligente et fine contrastait avec ce grossier accoutrement. Jeannot s'assit, tailla sa plume, et pria M. Richard de vouloir bien le mettre au courant de la question, le tout avec une politesse et une aisance parfaites. Il comprit à demi-mot, et, en moins d'une heure, rédigea, dans le style ampoulé en usage à la Convention un mémoire fort clair, où il insistait avec force sur les avantages que retirerait la jeunesse versaillaise, de la création d'un jardin botanique, —les ressources considérables que donnerait à la municipalité la culture des pommes de terre dans le parc, et les agréments que trouveraient les citoyens sensibles et vertueux à promener leurs intéressantes familles à Trianon. Il terminait en demandant la place de directeur du jardin botanique pour l'auteur du mémoire, le citoyen Richard.

Ce dernier paragraphe répugnait à Antoine.

—Si vous ne demandez rien pour vous, dit Jeannot, vous paraîtrez un homme tellement extraordinaire,

Victoria sera dotée d'un superbe Palais de Cristal





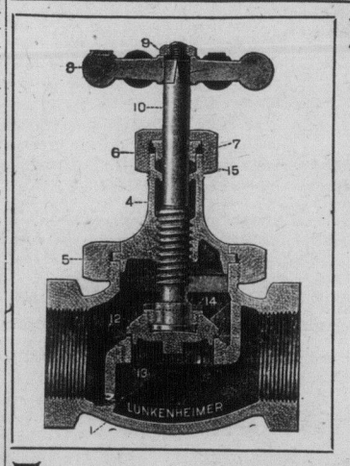
Le nouveau Palais de Cristal de Victoria

L'hôtel "Empress"

Curieuse décoration dans le parc de l'hôtel "Empress"

La coquette capitale de la Colombie-Anglaise possèdera bientôt pour l'amusement de sa population, ainsi que des visiteurs nombreux qui s'y rendent durant toutes les saisons, un casino comme il ne s'en trouve sûrement pas beaucoup en Amérique. Ce sera une vaste construction toute recouverte en verre, qui renfermera toutes sortes de salles d'amusements, une piscine de natation géante, une vaste salle de danse, des bains à l'eau salée, qui seront alimentés par un tuyau qui leur amènera l'eau de la plage de Beacon Hill, située à près d'un mille de distance. Il s'y trouvera encore un gymnase spacieux et diverses autres attractions qui feront de ce casino le rendez-vous de prédilection de tous ceux qui visiteront Victoria. Il sera connu sous le nom de "Crystal Gardens" et s'élèvera à proximité du magnifique hôtel "Empress", le dernier à l'ouest de la vaste chaîne d'hôtelleries que le Pacifique Canadien exploite dans les grands centres et les plus belles villégiatures du Canada.

Le Pacifique Canadien, qui a entrepris de faire construire le nouveau casino de Victoria, s'est inspiré pour la préparation des plans, d'édifices du même genre en Europe. Ce sera là une nouvelle attraction qui ne manquera pas d'ajouter encore à la popularité de Victoria comme centre touristique. Les travaux sont déjà commencés et l'on compte qu'ils seront terminés pour mai prochain.



Matériaux

Pour Plombiers, Ingénieurs et Poseurs d'Appareils de Chauffage

MARCHANDISES EMAILLEES ET EN PORCELAINE

ARTICLES SANITAIRES

J. Alph. Langelier

TELEPHONES : VENTES ET EXPEDITIONS, QUEEN 581 BUREAUX, QUEEN 582.

Entrepôts et Département d'Expédition 288 à 294 et 310 rue WELLINGTON.

Bureau et Magasin 312 et 314 rue WELLINGTON.

MANGEZ PLUS DE MELASSE

La mélasse pure est un des aliments les plus favorables à la santé. Comme le blé intégral et les dérivés de l'avoine, elle possède la valeur nutritive nécessaire au bien-être de l'homme. Elle est riche en FER.

Les experts en sciences ménagères reconnaissent l'importance de la mélasse, pure et l'incluent dans la nomenclature des aliments substantiels qu'ils recommandent.

Mais il faut que ce soit de la Mélasse Pure et choisie de la Barbade

Il est universellement admis que les meilleures mélasses viennent de l'île de Barbade, et la meilleure preuve en réside peut-être dans les nombreux succédanés, mélanges et imitations de la MELASSE BARBADE DE GRAND CHOIX qu'on trouve sur le marché canadien depuis quelques années.

Vous tenez naturellement à avoir la meilleure et la plus pure. Exigez donc la véritable MELASSE BARBADE DE GRAND CHOIX et refusez tout succédané ou imitation.

Barbados Molasses Importers Association of Canada

MONTREAL.